

françois chaffin

PROMÉTHÉE

POÈME ÉLECTRIQUE



Prométhée poème électrique

est une production du **Théâtre du Menteur**

Créé en février 2011 à Arpajon, en Essonne

Textes, voix et lumière : **François Chaffin**

Guitares et machines : **Benjamin Coursier**

Esthétique sonore : **Denis Malard**

Regards et mouvements, régie : **Céline Liger**

Images projetées, régie : **Julien Defaye**

Photos, graphisme et révision : **Ernesto Timor**

Diffusion : **Élodie Couraud** (06 18 36 92 90)

Édité par le Théâtre du Menteur

11, rue Olivier Beauregard

91380 Chilly-Mazarin

www.theatre-du-menteur.com

LA PETITE RADIO — Au commencement l'Univers n'existait pas. Dieu dit alors : « Et que la lumière soit ! » Et la lumière fut. Ainsi, au temps « $t = 0$ », quelque chose se passe, nous assistons au Big Bang. Fait troublant, à une température supérieure à 1027 K, s'il n'y avait eu que des paires de particules massives et leurs antiparticules, elles se seraient annihilées au cours de son expansion et de son refroidissement. Aujourd'hui notre Univers ne contiendrait pas de matière ordinaire. Tout aurait été transformé en lumière.

Pour quelle raison et par quel processus l'univers existe-t-il ? c'est la grande inconnue, comme est inconnue la compréhension de ce qu'il y avait « avant », avant le temps...

PROMÉTHÉE — Tic tac tic tac tic tac...

Voilà. Le temps a commencé, la terre a roulé, les dieux fumaient dans les nuages, et finalement les hommes se sont fait une vie...

Comme des fourmis. Au fond d'une grotte, stupides, effarouchés ; des yeux oui, mais ils ne voyaient rien, des oreilles oui, mais ils n'entendaient rien, une tête et des jambes et la queue oui, mais pas de bon sens !

Zeus ne les aimait plus : « Plèbe, plèbe, qu'il gueulait, tous ratés, trop petits et tout nus, fragiles, pas finis, bientôt charognes, mortels ! Au trou les hommes, à la béance et qu'on ne m'en parle plus ! »

Il a soufflé le vent de colère, sur terre la flamme a vacillé, le feu des origines, le feu éternel s'est éteint, les nuits sont devenues noires, il gelait dans les cavernes, le blé ne poussait plus de lui-même, les dieux avaient cessé de vivre aux côtés des hommes, l'âge d'or est devenu l'âge de pierre...

« Mesdames et Messieurs les hommes, débrouillez-vous ! Je vous laisse Éros et Thanatos. À vous la vie éphémère, la vie qu'il faut gagner, reperdre toujours, le temps qui use, courbe, efface, et la solitude, la finitude, l'incomplétude, tout l'kit, voilà, c'est dans la boîte, ouvrez-la, c'est pour vous, cadeau ! »

Mais moi, Prométhée le Titan, j'ai volé un morceau du feu divin, en ai fait don aux humains... C'était aux commencements, il faisait nuit déjà, la grotte étincelait de tous leurs yeux, je leur ai offert la lumière, mais ils n'y ont vu que du feu... Quel con, j'aurais dû prévoir.

Faute lourde, Zeus m'a cloué au Caucase, les chairs à vif. De la bouffe pour oiseau ! « Nul n'est libre, excepté Moi ! », c'est ce qu'il a dit avant de me laisser seul, abandonné, sans espoir ni repos, le ventre à l'air, un jouet dans la main du vent.

« Au roc, Prométhée, à la béance, et qu'on ne m'en parle plus ! »

Je n'aime pas bien les oiseaux... Trop légers, volatiles, ils tournent, planent, ils chient sans s'arrêter, toujours en mouvement, tiennent pas en l'air ceux-là, ils piaillent, se posent, ne se reposent pas, pas le temps, pas le temps, que du vent, ainsi font des petits bonds, grotesques... Des yeux pour percer, nyctalopes, mais pas de larmes, que des griffes, tout en becs, pointus, teigneux, charognards, oiseaux de malheur ; tu hésites, rapace, tu cherches ta proie, le vent se lève, tu suis son axe, le soleil, tu disparais dedans, tu n'es plus rien... un oiseau dans le ciel, avec du sang sur le bec. Mon ventre putain, qu'est-ce que ça fait mal...

*De fer et d'oubli amarré
cloué à cette tour de pierre
quel est ce grand abandonné
dont mille échos se désaltèrent ?*

*Est-ce un acteur, est-ce un pompier
un pauvre type dans sa poussière
qu'un Dieu colère et sans pitié
donne en pâture à nos hivers ?*

*Est-ce une voix déboussolée
le premier cri testamentaire
tombé d'un roc ensanglanté
où se sont tues ombre et lumière ?*

*Quel est cet homme débraillé
ce type au ventre trop ouvert
qui nous demande son briquet
comme ferait un Lucifer ?*

*Est-ce toi mon vieux Prométhée
revenu faire l'inventaire
de nos mémoires sans progrès
où se consomment air terre et mer*

*Quel est cet homme débraillé
ce type au ventre trop ouvert
qui nous demande son briquet
comme ferait un Lucifer ?*

Alors je vous ai enseigné l'écriture, le zéro et l'infini, l'architecture, l'acier, la médecine, les oracles et la voile, toutes choses entre vos mains pour aller loin, pour aller tous, pour aller de vous-mêmes...

Mais plus éphémères que le jour, la sueur et les larmes ont habillé vos figures, vos destins s'entrechoquaient, ils saignaient souvent, le temps se décomptait par millions, des petits jaillissaient de vos parties amoureuses, d'autres corps se confondaient avec la poussière, la vie allait et s'en allait, yoyo échappé de la main des dieux.

Et aujourd'hui encore, c'est le temps qui vous manque, c'est le temps qui vous mange...

*Anda Anda, presse ta vie ! Cours, va, vite, vole ! Pousse-toi du lit, sors de ta nuit, de ton rêve,
respire mon homme, percute, rythme-toi !*

Il est temps, faut y aller, t'y coller, volte, face, contre-volte : c'est l'heure...

Tocsin du réveil, tu t'es remonté la petite mécanique du matin, de quoi lancer ton corps à l'exercice de la journée ; tu vrilles ton mouvement à l'horloge, presse, presse, presse ! La kermesse est ouverte, c'est ton tour, c'est ton jour... bonjour !

*Lave-toi les dents, la peau de face et de dos, café, du pain, l'œil au liquide, l'œil aux aiguilles.
Tic tac tic tac tic tac. Allez, chaussette, chaussette, soulier, soulier, le tricot de ta peau, ta cravate, ton costume de labeur, de gagneur, de menteur, tes semblants, tes odeurs, coiffe, demi-tour glace : tricheur...*

On t'attend, vite, vite, ta montre, tic tac tic tac tic tac... OK tout va, pas d'erreur tu as tout prévu, tout à sa place, tout en ordre : ton pardessus, ton fric, tes cartes, ton parapluie, tes papiers, tes dossiers, tes clés...

Dans l'escalier : fonce, plus vite que l'ascenseur, marche, marche, marche, quatre à quatre, dégringole en rebonds jusqu'en bas, de l'air, tu vois de la lumière mais tu regardes ta montre. Tic tac tic tac tic tac... Bon ça va, va, démarre, bon dieu vas-y, démarre ! Ouf, ça y est, ça roule, c'est parti, le poste, les infos, jingle : « Sept heures deux sur la bande FM. » « Eh connard ! Tu me laisses passer ! » Tu fonces, accélères, niques le stop, t'arrives sur les boulevards, tu passes, passes juste, l'entonnoir, la passoire à petits trous de bagnoles, t'es à ta place, t'es un as, tic tac tic tac, tu passes... « Dégage, place, place ! » Ça roule plus mais tu passes quand même, tu passes passes, tu te dépasses, t'esquives, tu piles, tu files, t'es un vrai pilote, les blaireaux sont derrière, t'as gagné, t'y es presque, t'arrives au gris, c'est le boulot, place au parking, la radio qui se la coupe : « Il est sept heures et... »

Vlang de la porte, bip bip des clés, toc toc des chaussures en béton...

C'est le bureau, tu passes un couloir, tu accélères encore, dépasses des types en pardessus, encore un couloir, puis deux, puis trois, tu montes et descends des escaliers, tu regardes ta montre, tic tac tic tac tic tac, c'est bon, tu prends l'ascenseur, tu respires à fond, tu lèves la tête : il y a des gens ! Tu les vois qui lèvent la tête en même temps que toi, des gens, depuis ce matin des gens, ce sont les gens du boulot de l'ascenseur les premiers que tu regardes. Tu vas dire

bonjour et ding ! La porte elle s'ouvre, sas et ressasse, en prend en jette, va et vient, quel étage, tu sors. Couloir moquette, ploc ploc de tes pieds, ta montre, coup d'œil, tic tac tic tac, c'est bon, tu fonces, des portes une porte ta porte une clé ta clé tu ouvres tu passes et vlan !... ta porte ton bureau c'est l'heure.

Ça recommence, tu t'y colles, ton ordinateur, tes appels, tes emails, tu « biz » et tu « ness », tu as gardé ton pardessus, tu as des rendez-vous, on frappe à ta porte, tu frappes au clavier, tu checkes et tu forwardes, tu contrôles et tu contrôles et tu contrôles, tu ouvres et refermes des portes, des stylos, des conversations. Tu glisses sur des roulettes, glisses entre les placards, entre les codes-barres, le temps passe passe passe passe encore ; tu parles à une collègue, elle parle à son collègue, ça parle chiffres, objectifs, qualité, tu regardes ta montre, la montre de tes collègues, tu vérifies l'exactitude et toute la pertinence de ce grand bordel triste.

Et c'est la pause, tu déjeunes en faisant gaffe aux miettes sur les dossiers, l'après-midi commence et c'est le même après-midi que le matin, sauf que l'heure tourne.

Tic tac tic tac han han han han

Tic tac tic tac han han han han

Tic tac tic tac, vlan, ploc ploc, ding, toc toc, bip bip, vlan, vroum, hiiii, tsouin tsouin, « Dégage connard ! »

Tic tac tic tac, « Il est sept heures et deux minutes... »

Les clés de ton appartement, tu fermes la porte, tu fermes toutes tes portes, tu te poses, tu n'allumes pas les lampes, tu éteins à l'intérieur de ta tête, tu fermes les yeux, respire, tu te lâches dans le noir... et il n'y a plus rien sous les paupières de ton appartement.

Posez-vous, Mesdames et Messieurs les hommes, reposez-vous... Inspirez, deux fois, expirez, une fois ; soufflez, recommencez encore, recommencez encore ! Les vents vous parleront de cet autre qui vous attend quelque part, avec une bonne bouteille et plusieurs mots pour dire bonjour.

Quant à moi...

Ne pensant pas ce qu'il faut penser...

*Je ne pense pas plus loin qu'aujourd'hui
je m'assois tranquille entre vos cadences
je prends des pauses je fais mon temps
il passe et me salue on dirait une danse*

Ne pensant pas ce qu'il faut penser

*Je fais quelques trous dans l'obscurité
parlant aux mouches du bon comme du pire
je me cramponne quand il faudrait tomber*

et je souris parce qu'il faut bien sourire

Ne pensant pas ce qu'il faut penser

*Bons docteurs vous m'avez matriculé
passé au tamis de vos règlements
sur le système vous m'avez cloué
crachant de la fumée sur mes tourments*

Ne pensant pas ce qu'il faut penser

*Je pleure aussi de n'être pas des vôtres
doucement je saigne à l'ombre des cieux
mais je ris beaucoup de me sentir l'autre
d'un rire qui fait pourtant de son mieux*

Ne pensant pas ce qu'il faut penser

*Je fais folies de vos raisons
je garde braise et incendie
et tisonnant de vieux charbons
je donne raison à ma folie*

Ne pensant pas ce qu'il faut penser

je me tiens là comme une erreur de calcul...

Alors un type s'est avancé et il a dit : « Je suis l'homme de mon temps, je suis exact, fini, je suis résolu ; à la lumière j'ôte la connaissance, je soustrais l'inconnu, je multiplie mon feu, mon pouvoir, ma monnaie. »

Belle équation, non ? Du un et du zéro, pas d'alternative, no choice, man, no choice ! Tu es dans la course ou bien tu n'es rien, tu es à ta place et tu n'en sors pas, tu ne t'en sors plus, c'est écrit dans le programme, mektoub et compagnie, une place de un pour cent millions de zéros, cherche pas, ne t'énerve pas, c'est comme ça que ça fonctionne, c'est pour ça que ça roule... et puis à toi, mesdames et messieurs les hommes, il reste l'espérance, loto, le kiff !

Avec le pognon que t'as pas

*Avec l'argent que t'as pas
tu peux te payer du rêve au PMU
du loto à plein temps matin midi et soir
du pari qui se gratte et se tire
une petite névrose hallucinée
pacotille verroterie faites vos jeux
la chance aux fauchés !*

Avec le pognon que t'as pas

*Avec l'argent que t'as pas
tu peux avoir des besoins
désirs, coups de foudre, des flashes !
tu peux avoir envie d'avoir des envies
elles sont à toi les portes de Tantale
les joyeuses concupiscences
les excès, les abcès, les fièvres les plus dingues !*

Avec le pognon que t'as pas

*Avec l'argent que t'as pas
tu te demandes ce que tu feras quand tu seras plein aux as
tu nourris un projet tu te fais des devis
ça te prend du temps tu réfléchis bien
c'est important de ne pas se loucher
tu gamberges ça dans tous les sens
avec un million, doux Jésus, qu'est ce que je fais avec mon million !
C'est décidé*

Avec le pognon que t'as pas

*Avec l'argent que t'as pas
tu t'achètes un pavillon
tu commandes un camping-car
tu réserves les Baléares
tu t'offres une petite avec zéro complexe
tu te fais des couilles dix-huit carats
et tu liquides le fond de ta pensée*

*Avec un million, merde, avec ton gros million !
celui que t'as pas, ce pognon que t'as pas
mais dont tu rêves...*

*L'argent ne fait pas le bonheur / Je répète / Non non non
... le bonheur est dans ton portefeuille
... ton portefeuille chante quand vient l'été
... l'été tous les congés sont payés
... payer comptant fait triste vendre
... vendre à crédit la peau de l'ours
... de l'ours qu'a vu l'homme qu'a vu l'or
... l'or est en hausse, le diable prend l'ascenseur
... l'ascenseur qui t'a coûté bonbon
... bonbon vaut mieux que rien tu l'auras
... tu l'auras dans l'os si tu signes pas l'contrat
... un contrat et tous pour un*

... un deux trois soleil : j'achète !

Avec le pognon que t'as pas

*Avec l'argent que t'as pas
et que moi je t'envie, je t'envie tellement tu sais
avec tout ce que t'as pas moi qui en ai tant
des millions par millions mais plus une seule envie
à force d'avoir les choses en double, en triple
un peu tout le temps sur tous les continents
et toujours des business class, des premium, des VIP
assez !*

Avec le pognon que t'as pas

*Avec l'argent que t'as pas
et moi tout ce dont j'ai rêvé qui n'est plus à rêver
moi moi tout ce que j'ai touché qui ne me touche plus
le désir au plus bas zéro émotion
rien à foutre rien à l'horizon
rien dans yeux rien dans cœur rien dans rien
tout dans les poches tout tout dans les poches tout*

*Tout mon fric mon pognon ma thune mon oseille mon blé
ma maille mon quibus mon artiche ma vaisselle de poche
tout tout mon amour, ô mon pauvre amour, tout...*

Le bonheur sinon rien !

*Mais aussi
je l'ai du temps que j'étais pas blindé
du temps que mon coffre avait faim et soif
un très vieux rêve trouvé par terre
un rêve rien qu'à moi
si pâle une toute petite lumière
un rêve du temps que je rêvais
un petit rêve pas bien rouillé
dont j'ai perdu la combinaison...*

Quel con !

J'aurais dû prévoir... Tu leur donnes du feu et ils allument un incendie ; tu leur mets de la lumière et ils choisissent l'obscurité...

Une radio démarre son sitcom.

LA FEMME DE MÉNAGE — Qu'est-ce que vous faites là ?

PROMÉTHÉE — Je cherche mon feu...

LA FEMME DE MÉNAGE — Vous devriez vous en aller, vous me faites un peu peur avec votre figure d'inconnu, nos bureaux ouvrent à huit heures.

PROMÉTHÉE — Je suis né avec le temps, je m'en irai probablement avec lui.

LA FEMME DE MÉNAGE — Vous vous sentez mal ? Vous êtes blessé, malade ?

PROMÉTHÉE — Vieilles cicatrices mal suturées, le prix de mon rapt !

LA FEMME DE MÉNAGE — Vous sortez de prison ?

PROMÉTHÉE — Oui. Presque...

LA FEMME DE MÉNAGE — Qu'est-ce que je peux faire ? C'est dingue, votre peau est tellement fanée, on pourrait y lire toute une histoire... Comment vous appelez-vous ?

PROMÉTHÉE — Prométhée, c'est...

LA FEMME DE MÉNAGE — Grec, comme les sandwichs...

PROMÉTHÉE — Dites non à ce qui vous tue avant d'avoir eu le temps.

LA FEMME DE MÉNAGE — Vous en avez de bonnes, vous ! Je n'ai pas choisi de vivre dans la javel et les chiffons, moi, d'avoir une bouche, un corps à nourrir, des factures à payer ! Je ne suis pas venue au monde facile, chromée, roulée dans un paquet de soie, biberonnée au nectar ! Alors je trime, pour m'en aller d'un jour l'autre, passer la nuit, une deuxième, qui sait, et caetera. Oh, bien sûr, je dis non à de toutes petites choses, c'est mon luxe à moi, ce qui me distingue encore des cafards, mais au fond, ce que j'aimerais, c'est dire oui à de grandes choses, dire oui à une île par exemple, changer le monde plutôt que le papier des toilettes et passer du bon temps plutôt que la serpillière !

PROMÉTHÉE — Vous avez gardé un peu de colère... Vous êtes quelqu'un de bien ; un jour, aux hommes, vous donnerez de la lumière à boire !

*Agonir
Sans rien perdre de sa face
Sans rien perdre de sa superbe
Garder son calme ses nerfs hop*

*Agonir
Sans se plaindre excessivement
Sans trop faire son intéressant
Transpirer discrètement
Sentir le bon moment*

*Agonir
Sans faire d'étincelles
Sans flamme cent fois
S'étouffer de sang froid*

*Et vivre à petit feu
Vivre au plus offrant
Penser petit pour toucher gros
Aller comptant sourire à crédit hop*

*Agonir
Tout en restant productif
Tout en restant digne
Disponible souple*

*Agonir
En disant merci c'est gentil
Je sais pas si j'mérite
En disant non vraiment
Je sais pas comment j'aurais fait sans vous*

*Agonir
Confiant on a dit les yeux bandés hop
Se la mettre en veilleuse
Souffrir OK souffrir mais serrer les dents
Serrer serrer serrer... spirer*

*En se brossant sur les récups
En se mouchant dans les pointeuses
En se pognant sur les bonus
En se pressant comme un citron
...*

*Agonir
Sans perdre un seul instant*

*Sans rien perdre de son vivant
Garder le moral
Si possible son âme à l'équilibre*

*Agonir hop
S'en aller de l'avant
Maintenir le cap
Sentir le vent
S'adapter ou s'aplatir*

*Agonir
Faire ça avec élégance
Préférer le silence
Décaler ses vacances*

*Et chanter siffloter
Se donner l'air
Un battant
Un bon de chez bon hop*

*Agonir
Plutôt que d'écouter sa peur
Plutôt que dénouer sa cravate
Y aller ne pas se laisser abattre
S'en prendre à plus petit*

*Et garder sa place
Sauver sa peau
Tant pis pour les autres
Des mauvais périmés plus dans l'coup*

*Agonir
Mais tenir hop tenir encore
Un jour de plus
Tenir jusqu'à la nuit
Rêver de sa colère*

*Agonir
En suppliant son dû sa mère
Son chagrin sa misère
Un genou à terre
Et regarder dans sa paume
La toute petite lumière
Dont on a fait l'aumône
S'éteindre en poussière...*

LE SYSTÈME — Le système a de grands projets pour toi, Prométhée. Que crois-tu devenir hors notre progrès, hein ? Zéro, nada, que tchi, peau d'balle ! Un moins que rien ! Allez, dis-moi oui...

PROMÉTHÉE — Non... Je ne signe pas avec toi, je persiste avec les autres. J'attendrai l'aube, et le matin, que la lumière reprenne sa respiration... Casse-toi, rapace, j'ai presque épuisé mon destin et mon ventre me fait toujours plus mal. Saloperie d'oiseau !...

Eh, mon homme, tu t'y connais en feu ? Sais-tu la différence entre l'étincelle et la lumière ? Entre le pouvoir et le savoir ?

Dans le grand chaudron...

LE VIGILE — C'est marrant que tu me parles de ça, parce que moi, avant de faire des petits boulots de rien du tout, j'étais chaudronnier : je bossais dans la métallurgie, une boîte qui fabriquait des percuteurs pour l'armement. Mais c'était y a longtemps, hein, y faisait un chaud d'enfer, l'air était plein d'arsenic, de plomb, de mercure, saloperies de mort, ça me bousillait les sangs, et puis je pouvais pas sentir le chef, un vrai rat celui-là, un diable de pot de pus ! Alors un jour de trop qu'il me gueulait dessus, j'ai mis sa main profond dans la braise, et pendant qu'il couinait comme une merguez, j'ai tenu tête et planté mes yeux dans ses yeux qui ont commencé à fumer, tourner à l'envers et pisser, pisser quelques larmes de métal.

Dans le grand chaudron...

Enfin, j'ai lâché l'enclume, la pince et mon tablier, et j'ai mis les bouts. Depuis je me la joue incognito ici et là. Ça fait du bien de plus bosser pour la mort...

Pourquoi je te raconte ça à toi ?

PROMÉTHÉE — Tranquille, on discute... En ce moment, les méchants de notre histoire prennent leur continental breakfast en se touchant le sexe avec les indices du matin, tout est sous contrôle...

LE VIGILE — Tu sais, je me souviens : quand j'ai appris mon métier, je regardais le métal en fusion baver des grandes cuves, un mirage dangereux et magnifique, comme une drogue à même les pupilles. Et puis une fois j'ai levé les yeux, par hasard, j'ai regardé plus loin, au-dessus des hauts fourneaux. Dans l'atelier, les murs avaient tourné à l'orange pur, les ombres y chaviraient, tanguaient et dansaient comme des marins dans la tempête, plus rien ne ressemblait à rien, les copains du chaudron étaient devenus des morceaux de soleil, sans poids ni limites ! On se souriait comme des gosses de se savoir ensemble dans la même hypnose, tous d'une même lumière... Tous d'une même lumière... Tous d'une même lumière...

C'est ça qu'on a appris ce jour-là, à être ensemble, à partager les choses qui sont derrière les choses, à sortir enfin la tête du feu...

PROMÉTHÉE — Mais alors, qu'est-ce qui n'a pas marché ?

Dans le grand chaudron...

LE VIGILE — T'inquiète, mon frère, c'est juste un peu trop de fumée dans les yeux, ça finit par te piquer tant que tu peux plus tenir ton rêve. Alors tu sors de l'école pour l'usine, un bureau ou les champs, mais c'est au même chagrin que tu tombes. Tu fais du mieux que tu peux ton métier de gagner ta vie et t'as plus le temps pour les couleurs, tu sais plus rien pour les lumières.

Tu fabriques des machines à faire des machines qui fabriquent des machines...

Tu sens bien que c'est incompréhensible, mais tu le fais, ou bien tu le fais faire, ça dépend de ce que tu deviens à la force des mots et des poings. Ça fait que t'as perdu de vue tout ce qui n'est pas « made in les humains » : la terre autour de toi et ses peaux de vent et d'eau, les bêtes et tout ce qui germe, tous les gestes et mouvements de la nature, parce que t'as plus d'horizon.

T'as plus que des machines à faire des machines qui fabriquent des machines...

Et chacun habite dans une machine, et les machines t'éloignent doucement des autres parce que tu veux encore et toujours une machine plus obèse et plus chromée que celle de ton voisin... Pauvre con !

Tu fabriques des machines à faire des machines qui fabriquent des machines...

Ça finit qu'au bout de c't'affaire tu en sais plus long sur la puissance nécessaire qu'il faut au percuteur pour traverser la douille que sur le comment des plantes vertes ou le pourquoi des saisons.

Des machines...

Sauf quand il s'agit de se servir un jaune, mon frère, alors là, tu trouves que le progrès ça a du bon et que le glaçon dans le congélateur est plus près de ton verre que la banquise...

PROMÉTHÉE — Ce monde a bien du charivari dans la tête, tourne une fois, se détourne mille, tombe et retombe des chronos, tremble de toutes ses peurs. Dénaturé, chacun est pour soi, bétonne sa fuite, relevant jupes et pantalons pour tenter de monter, une fois encore, remonter ! Mais tous ils finissent dans le mur, piteux, dégoulinés, tous ils finissent, un corbeau planté dans le ventre, mangé par la nécessité.

LA PETITE RADIO — Cicitoyens, cicitoyennes ! Temps sont difficiles ? Tout petit et tout gris ? No future ? Tombe un tas de chiens sur tête de existence de chienne, zéro lumière ? Peuple fourmi : c'est comme ça, let it be...

Mes amis, mes clients : partage, je connais ! Equitable, oui bien sûr, redistribution des... merde, je sais plus ça... Arrêtez vos conneries, le marché, c'est tout, pas d'alternative, Las Vegas attitude, ne sortez plus en forêt, allez dans zones commerciales, dimanche ouvertes, fête à la thune, tax, allez changer voitures, maximum deux, trois ans, consommez, tax, faites-

vous péter crédit, conconsommez la totale, positifs, guys, tax, on vous tient par couilles, tax, tax, cochons de cochons de payants, tax, c'est moi Mickey, tax tax tax...

PROMÉTHÉE — Ils vont vite... Ils voudraient aller loin, aller haut, aller seuls, mais alors ils vont vite... leurs yeux sont encore noirs des charbons de la veille et, croyant tutoyer le soleil, ils se consomment, brûlent leurs ailes de plastique, et alors ils tombent, forcément retombent. Cendres et oubli...

PROMÉTHÉE — Je cherche mon feu, ne le trouve plus, qu'on me le rende !

LE SYSTÈME — Celui dont nous nous servons est breveté, propriété privée, copyright ! Nous ne l'utilisons que dans le but de faire avancer la machine, partout et maintenant, pour le profit de cette humanité qui nous a mandatés.

PROMÉTHÉE — Tu parles mal. Le monde est sorti du chaos, recraché comme un noyau, et maintenant c'est le chaos qui est au monde, dans l'estomac de vos systèmes, de votre technologie, vos ferrailles belliqueuses, vos computers prétentieux, vos calculs sans inconnue, vos esprits mécaniques...

LE SYSTÈME — Tu devrais te calmer, Monsieur Prométhée, t'aligner dans le rang, cool, ça va aller... Ton savoir n'est pas un pouvoir, seulement un peu de poésie au fond de nos disques durs, il faut bien que ça grésille de temps en temps. Nos systèmes sont opérationnels, et il peut bien saillir ça et là, désormais le chaos danse avec nous...

PROMÉTHÉE — Salauds ! Tôt ou tard vous brûlerez. Vous appuyez sur le bouton rouge des atomes et vous brûlerez. Vous ferez de la terre une ordure et, dans l'incendie de vos pourritures, vous brûlerez. Vous laisserez la machine penser à votre place et vous brûlerez. Vous vous clonerez en dragons, et vous brûlerez, vous brûlerez, vous brûlerez !

LE SYSTÈME — Elle est belle ta chanson, mais l'avenir ne dure longtemps que pour les étoiles, et toute la bricole mythologique. Nous sommes d'une autre race, notre existence est celle des bâtisseurs, nous conjuguons l'avoir plutôt que l'être ; c'est bien assez pour oublier qui nous sommes en face de l'éternité.

PROMÉTHÉE — Allez-vous faire foutre, vous, vos matricules, vos calculs assassins, vos numéros de série ! La science est une pute entre vos mains... Et rendez-moi mon feu, Systèmes !

LE SYSTÈME — Mon cher Prométhée, nous avons encore faim, nous avons toujours soif ! Aujourd'hui nous avons conquis les quatre cardinaux et les deux pôles, et demain, demain ?... nous nous paierons le ciel !

PROMÉTHÉE — Non ! Sans la lumière l'existence n'est pas une vie ! Il y a des gens qui ne l'ont pas oublié. L'aube sera le nouveau mythe.
Je ne crois pas que tu parles au nom de tous les hommes. J'en ai connus qui avaient de grands yeux pour être au monde, et des questions pour chaque étoile...

LE SYSTÈME — Oui, bien sûr ! Il y a les irréductibles : des Indiens, des poètes, c'est formidable ! Ils s'agitent pour que le progrès n'aille pas sans un peu de conscience, ni plus vite que son partage, et nous n'empêchons pas toujours qu'ils s'expriment. Nous les finançons même, parfois, quand cela sert les intérêts du Système !

PROMÉTHÉE — Salauds ! Vous avez remplacé l'espérance par le cynisme, plastifié la lumière : l'homme agonise entre vos certitudes.

LE SYSTÈME — Mais, Prométhée, les hommes ne désirent plus l'éternité : juste une place devant la télé, une bonne bière et de la tranquillité. Dis-moi, es-tu prêt à nouveau à souffrir pour chacun des hommes ?

PROMÉTHÉE — Parce qu'il n'y a pas d'issue, je trouverai l'issue... J'attendrai l'aube, et le matin. Que le soleil sorte des eaux noires, que la lumière reprenne sa respiration... Casse-toi, rapace, ta voix est tranchante comme ta figure ; mon ventre s'est ouvert, je saigne encore, putain, je saigne encore...

LE SYSTÈME — Vous gueulez, oui, petits rebelles, et nous aimons bien entendre vos gémissements, nous sommes tolérants, allez-y, gueulez, nous vous localisons plus facilement, tout est sous contrôle. Regarde, Prométhée, le chaos danse avec moi, il danse avec moi !

PROMÉTHÉE — Vous connaîtrez l'humiliation, et peut-être l'humilité. Pour chaque système existe un grain de sable.

LE SYSTÈME — Mais nos machines aiment broyer du petit grain. Elles sont bâties pour faire tourner le monde, et nos cadences ne sont guère embarrassées par les hommes en colère...

PROMÉTHÉE — Tu ne crois qu'en des choses qui s'expliquent, donc tu es vaniteux. Tu veux posséder ce que tu touches, donc tu es égoïste. Et demain t'embarrasse plus qu'il ne t'inspire, donc tu es inconséquent, Système. Ce n'est pas à toi que j'ai donné le feu.

LE SYSTÈME — Tout s'achète ! Et la lumière qui passe de main en main à la main elle-même. À défaut de tout savoir, nous connaissons bien les hommes. Et la faiblesse, la nécessité du corps. Nous sommes les inventeurs de ce système, ses propriétaires depuis toutes les générations. Dis-moi, Prométhée, à qui crois-tu avoir donné le feu ?

PROMÉTHÉE — Aux hommes, aux hommes, aux hommes !? La lumière devait leur offrir un avenir moins sombre, je la leur ai donnée à boire, mais ils n'y ont vu que du feu. Tout brûle depuis ce jour, est-ce que je me suis trompé ?

LE SYSTÈME — Quoi, quoi, tu pensais que nous serions les pantins de ton utopie ?! Mais la grotte est devenue building, le primitif un actionnaire, la main tendue un contrat. C'est ça notre progrès !

PROMÉTHÉE — Pour un qui touche, Système, un million aux mains vides. Vos affaires sont mauvaises, et demain, demain, il fera jour comme en pleine nuit !

LE SYSTÈME — Tu es un artiste, tu fabules en serrant tes petits poings ! Ton monde n'est pas le vrai monde, il n'est pas taillé dans le corps des hommes, mais dans un morceau de vent, une histoire pour les enfants.

PROMÉTHÉE — C'est compliqué de discuter avec toi, parce que c'est toujours la machine qui parle dans ta bouche.

LE SYSTÈME — De quoi me parles-tu ? De solidarité, partage, charité ? Mais qui sommes-nous, sinon des bêtes à deux pattes qu'un connard de dieu distraint a dépourvu de qualités naturelles ? Aux animaux la griffe et la dent, la vitesse, l'envol et la ruse. Et à nous ? la peau douce, les dents de lait, la peur du noir !

Oui, mais tu as volé pour nous le feu qui a forgé notre esprit ; de notre esprit est sorti le vouloir et le pouvoir, et du système le fric a jailli ! Le chaos danse avec nous, maintenant, danse avec nous !
Dis-moi, Prométhée, qu'est-ce que tu branlais tout ce temps ?

PROMÉTHÉE — Un dieu tyran m'avait mis à l'amende, cloué à l'immobile, chair à la pierre confondue, en un très vieux Caucase. À l'aplomb du soleil, je rétrécissais, le ventre mangé par un oiseau. Il a fallu le temps de me libérer, vous revenir, et ça, ce ne sont pas des minutes d'homme !

Je vous ai donné le feu pour compenser votre condition de proie, le feu a fondu le métal qui a fait le pouvoir, la haine, la monnaie, un winner pour des millions de losers ! Le feu a déconné. Il a détruit ce que la lumière avait créé : la connaissance et l'équité, l'art et la concorde qui s'appelle humanité.

LE SYSTÈME — J'aime quand tu t'enflames, Prométhée, tu es des nôtres !

PROMÉTHÉE — Non ! En toi la lumière se finit, tu n'es pas dieu, tu n'es ni sa main ni sa parole, ni même son ombre, tu es de passage, mortel. Le feu a déconné.

Regarde-toi dans ta tour de verre, tu fais partie du mode d'emploi, avec la clim et le réseau de vidéo surveillance ! Toi et tes complices, vous n'avez plus d'horizon ni paysages, vous êtes

seuls dans l'illusion de vos miroirs, à contempler des momies auxquelles vous consacrez toute votre existence, en vous efforçant désespérément de ne pas comprendre qui vous êtes, ni ce que vous devenez... Cessez le feu !!!

Tu fais l'important, tu gesticules dans les noirceurs et tu baisses dans les apparences, mais au ciel qui t'offre cent milliards d'étoiles, tu préféreras toujours une réservation platine card dans un hôtel qui n'en a pourtant que cinq à t'offrir.

Bon, je vois bien que ma parole ne dit que des choses poussiéreuses, j'ai soif !

Il se pourrait que l'avenir ouvre tous les ventres, qu'il confonde ciel et océan, terre et chair, et le jour et la nuit, mais tant pis, je m'abandonne à cette folie, à la lumière encore possible, à l'espérance... et je m'en remets à vous, aux étincelles qui craquent entre vos minutes, aux petites braises qui tombent encore de vos intentions.

À tout à l'heure, je vous laisse la lumière allumée...



[CD disponible en bonus dans la version imprimée
en vente à l'occasion des représentations au Festival d'Avignon 2011]

1. Comme des fourmis
2. Je n'aime pas bien les oiseaux / Prométhée débraillé
3. Anda Anda !
4. Ne pensant pas ce qu'il faut penser
5. Avec le pognon que t'as pas
6. Sitcom prométhéen
7. Agonir
8. Percuteur
9. Charivari
10. Salauds !

Enregistrement et mixage : studio Le Mange-disques (Paris),
Olivier Richard, Benjamin Coursier, Denis Malard
Textes et voix : François Chaffin
Compositions, guitares et machines : Benjamin Coursier
Voix additionnelles : Céline Liger et Julien Defaye
Esthétique sonore : Denis Malard et Benjamin Coursier
Photographies et artwork : Ernesto Timor
Diffusion : Élodie Couraud (06 18 36 92 90)

www.theatre-du-menteur.com/promethee

Théâtre rock, concert de mots, *Prométhée poème électrique* est un dialogue rythmique où la voix du Titan se mêle au son des guitares, touchant au cœur nos faillites contemporaines, alors que jamais l'homme n'a autant confondu la lumière et le feu.

S'appuyant sur le mythe fondateur, travaillant la figure d'un Prométhée contemporain revenu nous demander ce que nous avons fait de son feu, le texte interroge notre époque, à travers les thèmes de la connaissance et le pouvoir, du progrès, de l'inhumanité et de la répartition des richesses. Dans les pulsations d'une poésie électrique et mal élevée, la voix se tresse dans les cordes d'une guitare aux mille sonorités, formant en elle un dit poétique et combustible, une pulsation verbale et mélodique.

Ma faute très lucide fut d'aider les hommes. La lumière devait leur offrir un avenir moins sombre, je la leur ai donnée à boire, mais il n'y ont vu que du feu... Est-ce que je me suis trompé ?



Ceci est le texte intégral du spectacle
créé en février 2011 en Essonne
et présenté au Festival d'Avignon
(Théâtre le GiraSole) en juillet 2011.
La version papier comprend un CD audio.
www.theatre-du-menteur.com/promethee